

RAISON D'ESPÉRER



Le receveur Mahoney. — Ma pauvre madame O'Meara, vous avez fait une grande perte en perdant Mike, mais le Seigneur, qui voit tout, vous pourvoiera. C'est-à-dire que si vous êtes alligée sans espérance...

Mme O'Meara (interrompant, furieuse). — Que le Seigneur vous bénisse, mais ce n'est pas Magget O'Meara qui est alligée sans espérance... Il y a Mike Maguire, qui m'a serré la main et Mike O'Keally, qui m'a posé la main sous le menton et Mike O'Meara n'était mort que depuis trois jours.

PRESENTIMENT D'UNE AUTRE VIE

Poète épris d'azur, est-ce donc que je rêve
D'entrevoir les splendeurs de la Perfection,
De chercher le pourquoi de la Création,
De croire au but secret de l'existence brève?
Dans la mort saluer l'inconnu qui se lève,
Espérer le bonheur après le désespoir ;
Penser à l'infini malgré l'horizon noir...
Si c'est un rêve ailé, vivons avec ce rêve,

D'amour extasié, combien le cœur s'élève
En contemplant ce monde enchanteur ! Mais, mon Dieu,
Moi je pressens plus beau que vos astres de feu,
Je songe plus divin que les roses. Sans trêve,
Vers les immensités mon être se soulève,
Le mystère m'attire et je veux m'y plonger.
O tombe ! mon esprit s'envolera léger.
Si c'est un rêve ailé, vivons avec ce rêve.

L'ardente volonté d'être grands nous relève.
Éteignons les instincts rampants de l'animal,
Le bien, brillant et pur, luttant contre le mal.
Rien ne s'arrête et tout, au contraire, s'achève.
Voyez. L'hiver fini, déjà repart la rêve.
Enchaîne aujourd'hui, plus tard brisant ses nœuds,
L'âme s'épanouit en rayons lumineux.
Si c'est un rêve ? Eh bien, mourons avec ce rêve !

NOELLE HERBLAY.

HISTOIRE D'UN MORT

(RACONTÉE PAR LUI-MÊME)

C'est un événement qui n'offre rien de bien curieux que la mort d'un pauvre diable ; cependant, il y a des cas, le mien par exemple, où les sensations des derniers moments de la vie impressionnent les esprits les plus sceptiques.

A plus forte raison est-on vivement remué soi-même lorsque, comme moi, on a traversé les étranges péripéties qui font passer le corps humain de vie à trépas !

Je venais d'être évacué d'urgence à l'hôpital militaire d'Oran, à la suite d'un violent accès de fièvre palustre revêtant le caractère pernicieux, contracté dans une des garnisons réputées les plus insalubres de la Division. Pendant que les infirmiers préparaient mon lit dans une salle commune, bien que je fusse insensible, en apparence, plongé dans une sorte d'évanouissement, je voyais, j'entendais, je sentais tout ce qui se passait autour de moi.

Des malades, compagnons de chambre plus valides, revêtus de la capote grise et coiffés du bonnet de coton, se rassemblaient autour de moi, et les commentaires allaient leur train :

— Il est bien mal hypothéqué, ce pauvre diable ! disait l'un.

— Voilà un paroissien qui sent le sapin ! disait un autre.

— Il a perdu connaissance ! Voyez comme il pâlit ; il aura bien du mal, s'il s'en tire, ajoutait un troisième.

Et moi, je ressentais ces sensations horribles, des affres de la mort. Tous ces propos, mon oreille les percevait distinctement. Une sueur lourde et glaciale envahissait tout mon être.

Après m'avoir dépouillé de mes vêtements et avoir introduit mon individu dans une de ces longues chemises de toile qui donnent un avant-goût du suaire, les infirmiers me glissèrent dans les draps.

C'était humide. Tout autour de moi, exhalait une odeur étrange, répugnante, qu'on nomme "la pourriture d'hôpital."

Un aide-major de garde, prévenu de mon entrée, vint me passer la visite. Il me toucha le front, écarta mes paupières crispées et m'ouvrit

les yeux à demi éteints. Puis, soulevant le drap, il me prit la main pour me tâter le pouls dont les battements étaient à peine sensibles et, m'ayant fait soulever le torse, il m'ausculta.

Mécontent sans doute de son examen, il laissa ensuite retomber mon corps sur le lit, en murmurant à demi-voix : "Il n'y a rien à faire !"

— Quel diagnostic faut-il inscrire ? dit l'infirmier-major de visite, son carnet à la main.

— Le diagnostic ? répliqua le médecin, avec un sourire indéfinissable, je vous dirai cela à l'autopsie...

J'en eus la chair de poule. Les médecins ont parfois la plaisanterie lugubre. Brrr-r...

Ce praticien avait déjà fait quelques pas pour se retirer, lorsqu'à un léger mouvement de mon corps, qui peut se traduire par un long frisson, il se ravisa, dicta une ordonnance et se retira.

Je sentis, à ce moment, mon visage se contracter. On aurait dit que les prunelles de mes yeux allaient se détacher de leur orbite ; ma bouche sèche et décolorée restait ouverte ; mon corps avait déjà la rigidité cadavérique.

Mes voisins éloignés par la présence du major, venaient de se rassembler de nouveau autour de mon lit. J'entendais vaguement leurs colloques comme s'ils me fussent transmis par le récepteur d'un téléphone.

— Tiens ! voilà ses yeux qui se retournent. — Sa figure noircit ! — Il se meurt ! — Il faut rappeler l'infirmier !

J'entendis encore une rumeur sourde, un va et vient confus. La porte de la salle se rouvrit, et quelqu'un dit à haute voix :

— Voilà le voisin qui est nettoyé ; il est en train de casser sa pipe ! C'était mon oraison funèbre.

Etre nettoyé, casser sa pipe, dévisser son billard, avaler sa gaffe, étrangler sa chique, passer le goût du pain, voilà bien les vocables funèbres dont se servent les enfants du peuple pour qualifier le dernier moment de la vie.

D'après les propos qui se tenaient à voix basse, autour de moi, et que mon oreille percevait avec une étonnante netteté, je pouvais suivre les transformations de mon être pendant ce voyage dans l'éternité.

C'est ainsi que mes voisins m'apprirent que je venais de rendre le dernier soupir. Mon corps, auparavant dissimulé et presque invisible sous les couvertures, venait de se soulever en s'allongeant démesurément ; il se moula comme en relief, roidi sous les draps par la mort.

Le mouvement de rigidité, si un mourant peut s'exprimer ainsi, commençait à se produire par les extrémités inférieures ; les jambes se dressèrent comme des pièces de bois ; les pieds se levèrent verticalement en se dessinant à travers les draps comme deux pointes de mamelons en raccourci. Ma tête se renversa en arrière, dans l'axe de l'épine dorsale ; mes yeux demeurèrent ouverts, vitreux, ternes et fixes comme pour aller se planter au plafond.

Ce fut tout !...

Un grand silence significatif, troublé seulement par le tic-tac d'une pendule à caisse, qui marquait encore le temps pour les vivants. Les malades, mes voisins de chambre, mornes, muets maintenant et glacés d'effroi, se tenaient à distance, ayant cessé leurs lugubres plaisanteries.

Des infirmiers accourus les écartèrent de mon lit ; l'un d'eux passa sa main sur mon front et, d'un mouvement brusque, il rejeta un coin du drap par dessus ma tête, pour la scutraire à la vue.

Ils procédèrent ensuite à l'inventaire de mes effets, retournant toutes mes poches pour en détailler le contenu.

Le médecin-chef arriva à son tour, revêtu de son sarrau de clinique, accompagnés de l'officier comptable. Le premier renversa le drap, remet-

SIMPLE QUESTION



Madame. — Singulière chose que les rêves. Ainsi, cette nuit, j'ai rêvé que tu m'avais donné un gros tas d'argent.

Monsieur. — As-tu du change de reste ?